

## LES ANIMAUX SAUVAGES

## CAPTURE DE 136 ÉLÉPHANTS

Le télégraphe a transmis aux journaux anglais la nouvelle que le surintendant des estacades établies à Dacca (Ceylan) par le gouvernement pour la capture des éléphants, M. Saunderson, est parvenu à s'emparer, d'un seul coup, de 136 de ces pachydermes, effectuant ainsi une capture sans précédent, et qui, au taux où sont ces grosses bêtes de somme, représente une valeur d'au moins 250,000 francs.

Comme on sait, les éléphants ne se reproduisent que très rarement en captivité, et il est nécessaire pour se procurer ces animaux, dont les services sont précieux pour bien des travaux d'utilité publique, et dont la présence est indispensable dans les processions et les chasses des princes indiens, de capturer les éléphants sauvages et de les dompter. Pour cela, on construit près des forêts qu'ils hantent une estacade circulaire d'une solidité à toute épreuve, dissimulée cependant sous des herbes et des lianes. Une seule ouverture est laissée dans cette enceinte et munie d'une lourde cloison qui, à demi soulevée de côté et tenue par une corde, retombe et clôt l'orifice, dès que l'on tranche ce lien. A cette porte conduisent deux estacades en lignes droites divergentes et se rapprochent de plus en plus. Tout l'art des chasseurs d'éléphants consiste à rabattre un troupeau de ces animaux vers l'entrée de ce couloir conique, à les faire s'y engager et à les pousser ainsi, à force de cris et de feux, dans l'estacade circulaire, que l'on ferme ensuite.

C'est ainsi que tout s'est passé à Dacca, comme le raconte M. Saunderson lui-même dans *l'Edglishman*, de Calcutta. Les estacades rectilignes étaient longues de 200 mètres et larges de 50. Dans cet intervalle, on avait préparé d'avance trois rangs de tas d'herbe sèche auxquels on devait mettre le feu à un moment donné pour couper la retraite des éléphants. Ceux-ci, qui, contrairement à leur habitude, se tenaient en un grand troupeau, furent rabattus du côté de l'estacade peu à peu, et sans qu'on leur causât une trop grande panique, de peur de les voir se disperser; mais dès qu'ils y furent engagés, petits femelles, vieux solitaires et jeunes mâles, la première ligne de feu fut allumée et les rabatteurs, avertis par des vedettes placées sur les arbres, se mirent à faire le plus de tapage qu'ils purent.

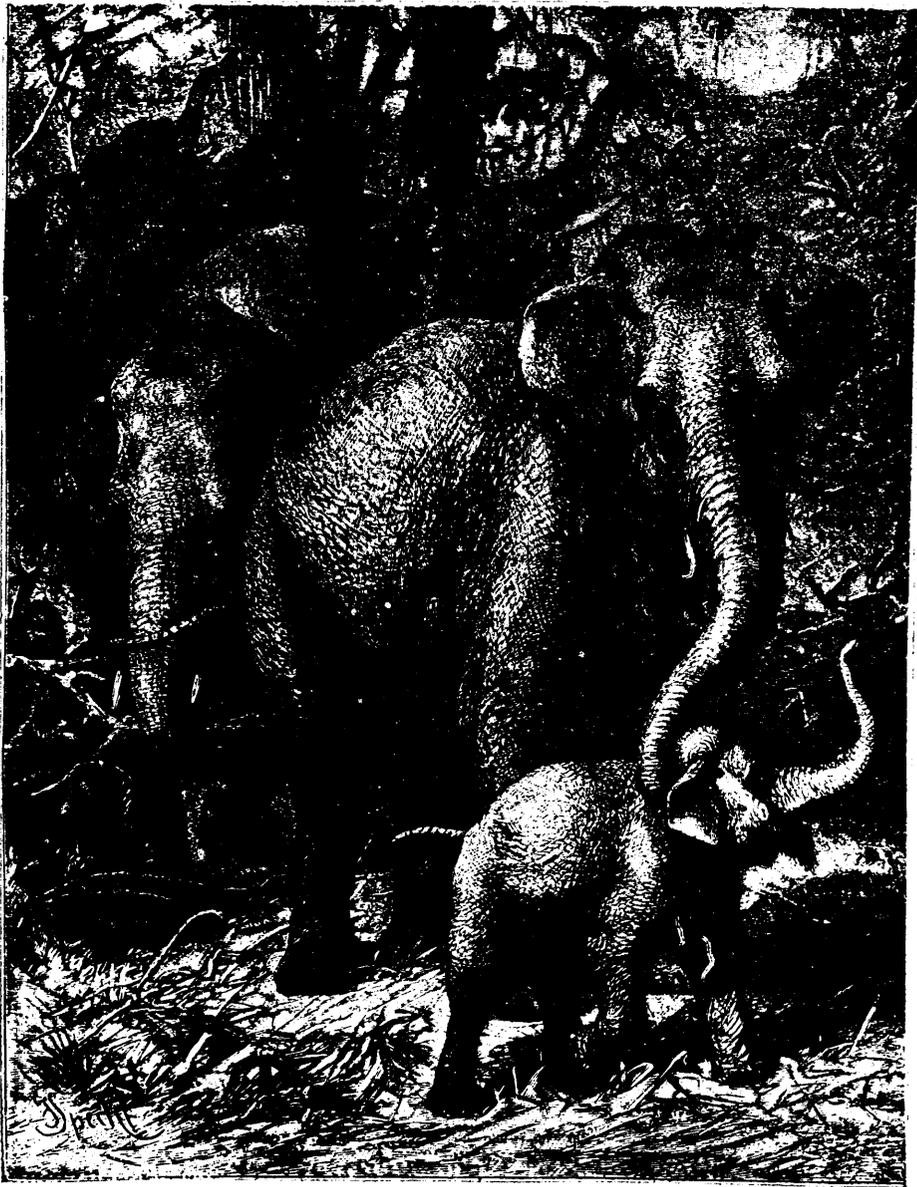
Immédiatement, les grosses bêtes grises prirent peur et se lancèrent en avant; la seconde et la troisième ligne de feux furent allumées; le troupeau se pressait déjà à l'entrée de l'estacade circulaire, une partie des éléphants étaient déjà entrés, quand un vieux solitaire, qui n'avait plus qu'une seule défense, semblant deviner le danger, se mit en travers de la porte, large seulement de onze pieds, et arrêta seul la poussée effroyable d'animaux qui était en queue.

La confusion devint terrible, les bêtes affolées barrissaient à qui mieux mieux, les rabatteurs armés de fourches hurlaient, faisaient retentir des crécelles, tiraient à blanc sur les derniers éléphants dont ils n'étaient placés qu'à une trentaine de mètres et qu'ils effrayaient encore à coups de fusil chargés de menue grenaille. Enfin

le solitaire fut emporté, et le troupeau de cent trente-six têtes s'empila dans un espace qui semblait pouvoir contenir tout au plus soixante-cinq éléphants; le lien de la porte fut tranché, et la capture était faite.

Pour l'assurer et délivrer les éléphants de la presse qu'ils subissaient, M. Saunderson fit immédiatement enlever la première estacade, qui n'avait que deux cents pieds de circonférence; puis il fit clore une partie de l'estacade rectiligne et, ouvrant la porte, admit dans ce nouvel espace une partie des éléphants, auxquels on jeta par-dessus la clôture des petits troncs de plantain pour les nourrir, tandis qu'au moyen de quelques troncs évilés on faisait couler dans l'enclos l'eau d'un ruisseau voisin; les éléphants s'abreuverent, s'aspergèrent, et comme ils s'étaient ainsi un peu calmés, on commença les opérations du dompteur.

Une trentaine d'éléphants domestiques y furent introduits, montés par leur cornac et un indigène muni de leurs licous. Ce dernier, tandis que l'éléphant se promène tranquillement dans



Capture d'un troupeau d'éléphants

l'enclos, flattant de sa trompe les bêtes prises, jette autour du cou, des défenses et des pattes de celles-ci, des nœuds coulants qui les immobilisent peu à peu; puis quand le moment favorable est venu, l'éléphant domestique entraîne hors de l'enclos un de ces animaux ligotés, et on l'attache des quatre membres et de la tête aux troncs des arbres voisins.

En trois jours, les cent trente-six éléphants furent ainsi mis dans l'impossibilité de nuire; puis on les a confiés chacun à un homme qui les nourrit, auxquels ils s'habituent peu à peu, qui devient leur cornac, et en un mois environ toutes ces bêtes rétives sont devenues dociles, obéissantes, attachées à leur conducteur et prêtes soit à figurer dans l'écurie d'un rajah, soit à travailler aux plus lourdes tâches.

## LA FÊTE DES ROIS

Il est d'habitude, à cette époque, surtout dans notre beau Canada, de se réunir le soir au coin du feu et d'attendre l'heure du coucher, en écoutant une de ces bonnes vieilles histoires ou un des contes qui ont amusé nos grand'mères, qui nous ont amusés nous-mêmes et qui amuseront aussi nos enfants et nos petits-enfants.

Je sais bien, hélas! et nous le savons tous, que ces douces coutumes d'autrefois s'en vont avec tant de simples et franches fêtes de famille qui faisaient les plus grandes joies de nos aïeux. Fils d'un siècle nouveau, il nous faut chaque jour des choses nouvelles; nous avons soif d'événements à sensation, de découvertes extraordinaires, de faits divers mystérieux et sanglants; nous sommes passionnés de la littérature échevelée, du théâtre d'un dramatique *empoignant* ou d'un comique *épatant*; et, pour couronner tout cela, nous avons bien autre chose, que je ne puis dire...

TRISTE!...—Oui, c'est triste à écrire, cela; et pourtant c'est de l'histoire, de l'histoire au jour le jour, que nous rencontrons à chaque pas, qui vit sous nos yeux, qui est aujourd'hui, qui sera demain, et que nous devons accepter comme un fait acquis.

AUTREFOIS.—Oh! combien je préfère à toutes ces joies fausses qui laissent le cœur vide ou le désenchantement, les bonnes soirées de familles d'autrefois!

Alors un rien suffisait à rendre heureuse toute une brave et honnête famille.

N'ouïl chantait-il son joyeux carillon: un sac d'amandes ou de marrons, quelques tranches de charcuterie et une vieille bouteille que le grand-père, riant, allait chercher derrière les fagots;

Le père janvier montrait-il sa grande chevelure parsemée de flocons de neige: aux petits, quelques jouets peu coûteux, des gâteaux et des bonbons, et aux grands de gros baisers et de franches poignées de mains vigoureusement échangées;

Aux Rois: sur une nappe bien blanche le gâteau traditionnel, quelques bouteilles et des verres, de la joie pour chacun, d'honnêtes et vraies chansons dont le refrain était chanté en chœur par tout le monde, et puis, après le partage du gâteau, les cris:

« Le roi boit! le roi boit! »

AUJOURD'HUI.—Ah! ce n'est plus de la vie de famille

dont nous vivons aujourd'hui!...

Ce n'est plus autour du foyer sacré que nous célébrons ces grandes fêtes populaires, qu'on voyait partir avec regret et qu'on rappelait de tous ses vœux comme des jours de repos, de recueillement et de joie pour l'humanité toute entière!...

Aujourd'hui, il nous faut la vie fiévreuse des bars, des cafés, des théâtres, des bals, des concerts!...

Nous marchons de désir en désir, appelant plaisir sur plaisir, émotion sur émotion, verre sur verre!...

Nos joies sont bruyantes, excessives; nos souhaits immodérés, nos besoins coûteux; et le lendemain de toute fête nous trouvons tristes, mécontents de nous-mêmes et jamais heureux!

Ah! qui nous rendra le bon vieux temps! Non le bon vieux temps en ce qu'il avait de mauvais,